

Capital Exports and Growth among U.S. Regions, par J. THOMAS ROMANS. Un vol., 6¼ po. x 9¼, relié, 230 pages. — WESLEYAN UNIVERSITY PRESS, Middletown, Connecticut, 1965. (\$9.50)

R. Jouandet-Bernadat

Volume 43, numéro 4, janvier–mars 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1003103ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1003103ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jouandet-Bernadat, R. (1968). Compte rendu de [*Capital Exports and Growth among U.S. Regions*, par J. THOMAS ROMANS. Un vol., 6¼ po. x 9¼, relié, 230 pages. — WESLEYAN UNIVERSITY PRESS, Middletown, Connecticut, 1965. (\$9.50)]. *L'Actualité économique*, 43(4), 779–781. <https://doi.org/10.7202/1003103ar>

Capital Exports and Growth among U.S. Regions, par J. THOMAS ROMANS. Un vol., 6¼ po. x 9¼, relié, 230 pages. — WESLEYAN UNIVERSITY PRESS, Middletown, Connecticut, 1965. (\$9.50).

Les buts de l'ouvrage sont :

- a) fournir des estimations chiffrées des flux de capitaux interrégionaux ainsi que des principaux agrégats régionaux (produits, revenus...) ;
- b) analyser les relations entre ces éléments, notamment entre les flux de capitaux et le taux de croissance du produit ou du revenu, ce qui permet de s'interroger sur le degré de « maturité » économique des diverses régions.

L'objet de l'analyse comptable a été de désagréger les chiffres nationaux pour les états et groupes d'états en 1953 et 1957. Dans certains cas des chiffres décontractés régionalement étaient disponibles. Dans d'autres, il a fallu adopter des méthodes de répartition plus ou moins arbitraires que les praticiens de la comptabilité économique connaissent bien. Les critiques de cette méthode sont assez faciles mais comme le fait remarquer Romans : « *The advantage of the approach used here is that it has been done* »... L'analyse comptable nous conduit à la conclusion que les principaux états exportateurs de capitaux sont les états de l'est. Les régions importatrices se situent à l'ouest et au sud.

Sur la base de cette laborieuse recherche, Romans s'efforce de tester l'hypothèse selon laquelle la croissance économique est une fonction de l'importation nette de capitaux (ce qui semble à peu près évident). Il cherche également à déterminer dans quelle mesure les états disposant d'un revenu par tête important secrètent un surplus d'épargne susceptible d'autoriser des rythmes de croissance plus élevés dans les états moins développés. Une analyse statistique systématique permet d'apporter des éléments de réponse à ce second problème et permet également d'en esquisser les limites. Les mouvements de capitaux interrégionaux ne sont pas le facteur principal permettant d'expliquer une certaine convergence des revenus par tête pour les différents états américains depuis 25 ou 30 ans. Bien plus fondamentale apparaît être l'influence de l'exode rural.

L'analyse de la validité des hypothèses testées amène Romans à présenter certains concepts qui pourront être utiles. Parmi ceux-ci citons en particulier la notion d'*investissement séculaire* opposée à celle d'*investissement effectivement réalisé*. L'investissement séculaire se mesure par la formule

$$I_s = dK = K \left(\frac{dL}{L} + \frac{T}{\alpha} \right)$$

I_s : investissement séculaire (c'est-à-dire investissement qui aurait été réalisé une année déterminée si les variables de l'équation avaient été seules à jouer).

K : capital.

L'ACTUALITÉ ÉCONOMIQUE

$\frac{dL}{L}$: taux de croissance de la population active.

T : taux de progrès technique.

α : part des revenus du travail dans le revenu régional.

L'investissement séculaire est donc expliqué par trois facteurs fondamentaux : le taux de croissance de la population active ; l'intensité du progrès technique ; le coefficient de capital. Cet investissement séculaire est dans une hypothèse d'équilibre général, celui qui correspond au maintien de la structure régionale de départ. La mesure des différences positives ou négatives entre l'investissement effectif et l'investissement séculaire doit conduire à une connaissance des tendances vers un déséquilibre accru ou un meilleur équilibre entre les situations des diverses régions. Il y a là un outil précieux (que l'auteur a, semble-t-il, tiré des analyses de Borts et Stein : *Economic Growth in a Free Market*). On peut, toutefois, s'interroger sur la portée des conclusions tirées de l'utilisation de ce concept. Romans calcule par exemple la valeur du capital K par le rapport $K = \frac{R}{r}$, où R est le revenu des capitaux dans les diverses régions et r le taux d'intérêt. Retenir cette relation c'est admettre que les revenus des capitaux ont le même rendement dans les diverses régions, dans les régions les moins développées du sud ou dans les zones les plus industrialisées de l'est. Cette hypothèse est-elle véritablement réaliste ? Cela reste à prouver pour les États-Unis et Romans ne nous apporte sur ce sujet aucun élément de preuve. Nous avons en ce qui nous concerne constaté que dans le cadre de l'économie française, les capitaux étaient rémunérés à des taux bien différents selon les régions.

Une telle faiblesse dans les raisonnements de Romans est d'ailleurs symptomatique de tout un état d'esprit. L'analyse est fondée sur la théorie de l'équilibre économique général et sur l'hypothèse que les forces économiques tendent vers la réalisation d'une situation dans laquelle les productivités marginales des diverses régions et des divers secteurs doivent tendre à s'égaliser, entraînant derrière elles les taux de rémunération. Cette tendance est considérée comme une force irrésistible et comme la force dominante. Ainsi ce qui apparaît fondamental à Romans est la tendance à l'égalisation des revenus régionaux par tête entre les diverses régions des États-Unis. Dans les études de Franck Hanna nous pouvons, en effet, trouver des chiffres significatifs. Le coefficient de variation des revenus par tête entre les divers états est passé de 35.2 à 22.4 entre 1929 et 1950. En étudiant ces données de plus près, on s'aperçoit toutefois que l'intensité des disparités régionales est restée à peu près constante entre 1929 et 1940 et entre 1945 et 1950. Le maintien des disparités régionales existantes ne serait-il pas une hypothèse normale et l'atténuation de ces disparités l'exception correspondant à des situations ou à des périodes bien particulières ? C'est une question qu'il aurait convenu de poser. En d'autres termes, le livre s'efforce de nous fournir une explication de la convergence des revenus par tête aux États-Unis. Le phénomène important, inexplicable dans le cadre de la théorie

économique utilisée, n'est-il pas le maintien sur une longue période de ces disparités ?

Il conviendrait en tout état de cause de se poser ces questions dans le cadre d'une analyse générale des mouvements interrégionaux de capitaux. Quoi qu'il en soit l'ouvrage nous apporte une masse d'informations très intéressantes traitées d'une façon rigoureuse même si l'irrésolution du problème de l'identification laisse planer sur un grand nombre de conclusions une incertitude assez marquée.

R. Jouandet-Bernadat

Regional Economic Development in Italy, par LLOYD SAVILLE. Un vol., 6¼ po. x 9½, relié, 191 pages. — DUKE UNIVERSITY PRESS, Durham, N.C. 1967. (\$7.00).

L'ouvrage de Lloyd Saville examine les disparités régionales italiennes et leur évolution depuis 1860. Sa première partie apporte des considérations introductives sur les facteurs de croissance, le système régional retenu (sept régions : Sardaigne ; Sicile ; le Sud ; le Centre ; la Toscane ; le Nord-Ouest ; le Nord-Est), l'évolution générale des disparités. Saville choisit pour l'étude de chacune des sept régions une province qu'il juge représentative en fonction de tout un ensemble de critères d'ordre qualitatif et à notre sens insuffisamment définis : les quelques vérifications qu'il peut faire pour tester la validité de son échantillon ne montrent pas avec une certitude satisfaisante le bien-fondé des choix effectués. Des conclusions intéressantes sont toutefois proposées en ce qui concerne le taux de croissance par tête dans l'économie italienne (trois phases sont distinguées : 1860-1900 : croissance nulle ; 1900-1940 : taux de croissance de 1 p.c. par an ; 1940-1960 : 5 p.c. par an) et l'évolution des disparités régionales. À ce dernier point de vue, il apparaît que si les disparités se sont légèrement atténuées au cours du second conflit mondial, la tendance ne s'est pas maintenue dans l'après-guerre.

Partant de ces constatations, le problème essentiel consiste à expliquer pourquoi il ne s'est pas produit de convergence entre les évolutions des niveaux de revenus par tête des diverses régions depuis 1945. Sont successivement analysés : les modalités de l'offre de travail ; l'offre de capital ; le rôle de l'éducation ; le rôle de l'État ; le rôle de la sécurité sociale. Plusieurs observations intéressantes sont faites à cet égard. Il apparaît en particulier que le rôle du système d'éducation a été assez négatif en ce sens qu'il semble avoir favorisé les régions développées au détriment des régions les moins développées. Sur le développement de la législation salariale et de la sécurité sociale, Saville est assez sévère : il pense que la politique d'égalisation des salaires a tendu à priver le Sud de son principal avantage naturel, la main-d'œuvre à bon marché. Le développement des prestations sociales a été dans le même sens et a certainement constitué un frein au progrès. Mais ce qui semble essentiel à notre sens est que les régions du Sud se sont peu à peu enfermées